

DOSSIER ARTISTIQUE

FAUSTO URRU



Cité Modèle (2008 - 2009)



1958. Bruxelles, devenue le siège d'une Europe qui commence à prendre forme, accueille une des plus importantes Expositions Universelles. La recherche du prestige digne d'une ville, capitale à la fois belge et européenne, s'impose tout de suite et se traduit par la construction de l'Atomium sur le plateau du Heysel, mais aussi par toute une série de projets architecturaux novateurs. Mais d'autres espoirs se matérialisent dans le nord de la ville. Parmi ceux-ci, la Cité Modèle, un complexe de plusieurs bâtiments, crée pour accueillir des logements sociaux. Comme son nom l'indique, il s'agissait là d'une démonstration grandeur nature de la ville du futur selon l'utopie égalitaire de Le Corbusier : un logement universel pour un nouvel homme universel. Humanisme et modernité étaient d'ailleurs les mots-clé de la pensée de l'architecte Fernand Brunfaut, idéateur de la Cité. Maîtrisable, dominée et rassurante, la Cité aurait dû succéder au chaos, à l'imprévisibilité, à la fluidité ambiante citadine. Conçue au départ comme un morceau de ville indépendante, elle devait offrir à ses habitants tous les avantages d'une ville réelle, mais dans le cadre de vie sain et proche de la nature. La Cité aurait dû en quelque sorte contenir les fuites dans cet immense et solide rêve de bien-être, ordre et calme.

2008. J'erre dans le ventre mou de la Cité, cherchant l'empreinte des résidents. J'aurais bien aimé venir ici et croiser sur la petite place Willy D. avec son chien, Nicola S. avec son inévitable cigarette ou Fabien Z., très occupé comme toujours. Mais aujourd'hui, il n'y a personne. Village fantôme, la Cité Modèle s'assoupit dans un silence à peine troublée par le bourdonnement qui serpente dans la ville, au loin. Ce n'est pas toujours comme cela. Bouillonnement d'espaces qui se dilatent et de temps qui se consomment, il y a plusieurs Cités Modèles, contradictoires et contrastantes. Autant de façon de vivre la Cité qui font éclater le Modèle. Ici, comme ailleurs, la vie progresse sur les décombres d'une utopie.

Silences urbains (2006 - 2011)



Si la ville est un «livre de pierre», comme Victor Hugo a défini Paris dans le roman *Notre-Dame de Paris*, nous avons peut-être perdu la capacité de déchiffrer cette écriture. Ces lettres nous semblent mortes. Je creuse ainsi dans l'écart qui se crée entre l'homme et l'espace urbain, dans ces zones de frontière où cette relation se brouille, s'effiloche ou se coupe. J'ai parfois besoin de retenir ma respiration, de me fondre dans cette masse épaisse, de me joindre à son flot dense et souvent souillé. Pas de velours sur un terrain durci par les années ; gamme pentatonique sur laquelle entamer une mélodie blues infinie ; la ville résonne toujours avec la délicatesse et l'incertitude de celle qui se cache en dissimulant avec elle les autres. Je me perds dans le repliement de ses ruelles, dans l'ouverture des terrains vagues, dans les regards de ses habitants. C'est un abandon cyclique : une recherche et une perte, puis une découverte à nouveau. Car peu à peu la nudité de la ville se dévoile. Je meurs quelque peu en prenant une photographie et renaîs lorsqu'elle apparaît. Elle sort du noir du passé pour reprendre vie. Ma vie peut-être. Alors tout s'entremêle. En silence.



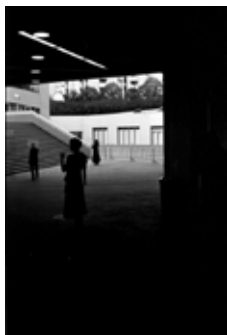


Carrasegare (2006 - 2011)

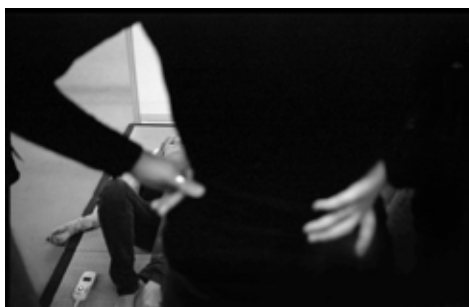


Manifestation vitale d'une culture aujourd'hui menacée, le *carrasegare* est un rite populaire sarde qui puise ses origines dans les croyances d'une société agro-pastorale. Chaque année en Sardaigne, entre fin janvier et février, lors du carrasegare, les masques traditionnels miment la capture, la passion et la mort du dieu Maimone – dieu de la pluie et de la végétation –. Vêtus de simples peaux de moutons – visages cachés par un masque en bois ou directement peints avec du charbon –, ils parcourent les villages au rythme funèbre des cloches qu'ils portent sur le dos, invoquant la pluie et pleurant une mort et une renaissance éphémères et cycliques. Ces traditions sont mises à l'épreuve du processus de mondialisation, univoque et dépourvu de tout attachement au territoire. C'est dans ce contexte de fragilité que j'ai décidé d'interroger le *carrasegare*, afin de montrer ce qui demeure encore vivant, malgré tout, contre la folklorisation des rites populaires, la destruction d'une culture qui s'efface. Ce deuil à venir c'est du miel amer qui coule sur nos silences.

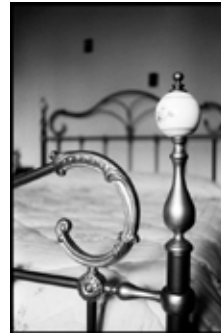




Hétérotopies (2007 - 2011)



« Hétérotopies » se veut une exploration à l'intérieur des Foires et Parcs des expositions entre Bruxelles et Paris. *Avatars* modernes des Expositions universelles, ils ont comme elles la vocation de placer le « visiteur » (on ne parle plus d'individu) hors de son cadre quotidien. En rupture absolue avec le temps traditionnel, au-delà du carcan journalier avec son lot de préoccupations, contraintes et devoirs, dans ces Parcs nous sommes projetés dans un espace-temps entièrement « autre ». Pour reprendre un concept de Michel Foucault on pourrait parler à ce propos de « hétérotopies ». D'après le philosophe « il s'agit de lieux hors de tous les lieux, bien que pourtant effectivement localisables, dans lesquels les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés ». Ici on ne parle guère, on est éminemment réceptifs, on écoute les messages publicitaires, les refrains des chansonnettes, les microphones aux sonorités rudes. Ici on avale les chiffres, les offres, les occasions, les chances qu'il faut savoir cueillir... Un pavillon vide s'habille et se transforme en Salon Zen, parfumé d'encens et de thé, puis en Foire aux Vins, en Salon Nautique ou de l'Agriculture... La mienne se veut donc une exploration de la temporalité de ces hétérotopies du divertissement et du rêve, afin de trouver le décalage qui s'instaure, l'étrangeté qui fraie son chemin dans la foule attentive et captivée, la critique sociale qui se glisse dans les coulisses de ces « chapeaux magiques ». Mais aussi : la façon de signifier l'espace qui les contient ; la relation entre la façade propre de l'organisation, la perfection formelle de ces « événements » exceptionnels et ce qui est latent ou caché, au-delà du décor.

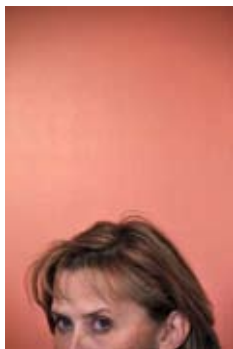


Chez-soi (2007 - 2009)



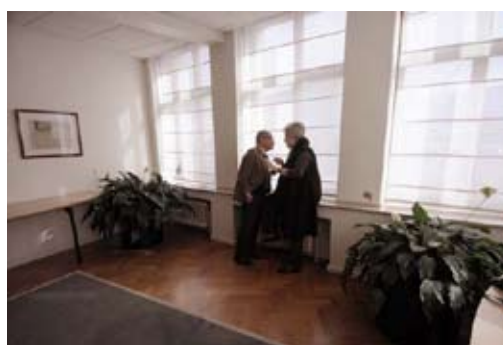
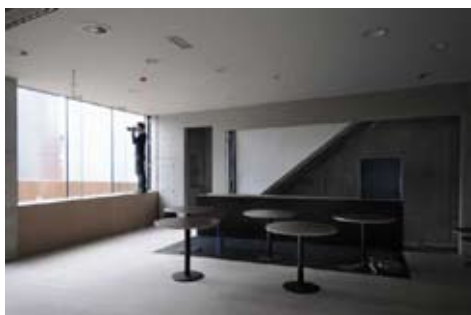
Le foyer prend une place prépondérante dans la vie quotidienne des personnes âgées. Certaines personnes ne veulent plus quitter leur maison ; d'autres, la quittent pourtant pour rejoindre une maison de retraite. Quels rapports entretiennent-elles avec ces espaces vécus ou récents ? Je me suis proposé de décèler de quelle manière on rend intime un espace, comment on le rend acceptable. Vies et espaces : la création et le maintien de repères personnels dans la maison ; le dialogue intérieur-exérieur qui se traduit dans l'organisation de l'espace.

Il faut souvent faire face à une absence généralisée et définie, étendue et pointue. Le *chez-soi* devient ainsi ce qui lie des temps différents : le temps passé avec ses traces visibles et le présent, c'est-à-dire le quotidien *in fieri*. *Chez-soi* les objets, les murs et chaque parcelle de chaque pièce affichent et réactualisent un passé à partager. Celui-ci s'offre au regard et revit grâce à la mémoire. Comme si finalement ce lieu n'avait qu'une temporalité unique et généralisée, courbée par le passé, et tordue à nouveau par le présent.



La Libre Belgique off (2009)

Ma carte de visite consiste dans les mots :
stagiaire (ou simplement) photographe du
quotidien *La Libre Belgique*.



Une fois terminée la conférence de presse, trois photographes commencent en toute tranquillité à déplacer les pancartes publicitaires du groupe financier et à les composer de façon entièrement autonome. L'attaché de presse semble surpris, mais il reste muet. Il regarde, tout comme moi. En toute liberté, donc, les photographes improvisent deux studios et demandent ensuite au Président de poser pour eux. « Asseyez-vous ici. Tournez un peu la tête. Souriez. » Click. « Attendez un peu. Posez les bras sur la chaise, comme ça. Regardez un peu de trois quarts. Souriez légèrement. » Click. Et ainsi de suite. Manié par les photographes, le Président avale la bouchée amère de la presse. En silence, il accepte tout ce qu'elle lui inflige, pour une inversion temporaire des rapports de pouvoir.

Parfois, j'ai l'impression que nous sommes dans un théâtre de marionnettes où les fils sont tellement entremêlés que l'on ne réussit plus à percevoir qui utilise qui. L'impression, aussi, que personne ne cherche à remettre en question ce théâtre. Que tout le monde l'utilise à sa guise.